

Profession : funambules des mots

Annick Duchatel

Volume 5, Number 2, Winter 2009

Traduire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duchatel, A. (2009). Profession : funambules des mots. *Entre les lignes*, 5(2), 28–29.

Profession : funambule

Pour exercer le métier de traducteur, difficile et méconnu, **Lori Saint-Martin** et **Paul Gagné** se sont dit que deux têtes valaient mieux qu'une. Se voient-ils comme travailleurs de l'ombre ou « coauteurs » ?

ANNICK DUCHATEL

À eux deux, ils forment déjà un pont entre l'anglais et le français. **Lori Saint-Martin** a grandi en Ontario et vit depuis 25 ans à Montréal, où elle enseigne la littérature québécoise à l'UQAM. Le Gaspésien **Paul Gagné** a fait des études universitaires en lettres, puis a vécu de la traduction commerciale avant de se consacrer entièrement il y a cinq ans à la traduction littéraire, en duo avec sa compagne. Une collaboration fructueuse : ils ont prêté leur plume aux plus grands auteurs canadiens, dont Margaret Atwood, reçu à deux reprises le Prix du Gouverneur général, et leur feuille de route compte une quarantaine d'œuvres traduites en 16 ans, soit, en moyenne, trois ou quatre livres par an.

DANS LA TÊTE DE L'AUTEUR

Ils ont une division du travail bien rodée. Paul fait le premier jet de la traduction et rassemble les éclaircissements à demander à l'auteur. « Celui-ci nous dit parfois : "Je ne sais plus ce que j'ai voulu dire. J'aurais plutôt dû mettre ça... tenez, traduisez-le!" Il arrive aussi qu'on attrape au passage de petites incohérences : les vêtements d'un personnage décrits différemment d'une page à une autre, par exemple. » Ainsi, il peut arriver que la traduction ait pour effet d'améliorer quelque peu le texte d'origine.

Puis Lori relit le premier jet en comparant avec l'anglais pour vérifier le

sens et discute des points litigieux avec Paul. Commence ensuite le travail de peaufinage, l'excellence d'une traduction reposant en grande partie, disent-ils, sur les lectures successives. « On pourrait réviser encore et encore, et traduire chaque fois de manière différente, dit Paul. Cela montre bien que la traduction est un art et non

tion, c'est la plongée dans un nouvel univers. « On entre dans la tête de l'auteur pendant plusieurs mois, dit Paul. Au début, il y a toujours une sorte de flottement. Mais ensuite, c'est difficile de s'extraire de ce monde pour entrer dans un autre. Comme on a traduit trois romans de Neil Bissoondath, on pourrait croire qu'on le retrouve comme de vieilles pantoufles. Mais non : l'auteur a évolué entretemps dans sa création, et chaque livre est entièrement nouveau. Cependant, on noue une complicité avec ses thèmes favoris. Il y a une continuité, c'est très agréable de suivre une œuvre. »

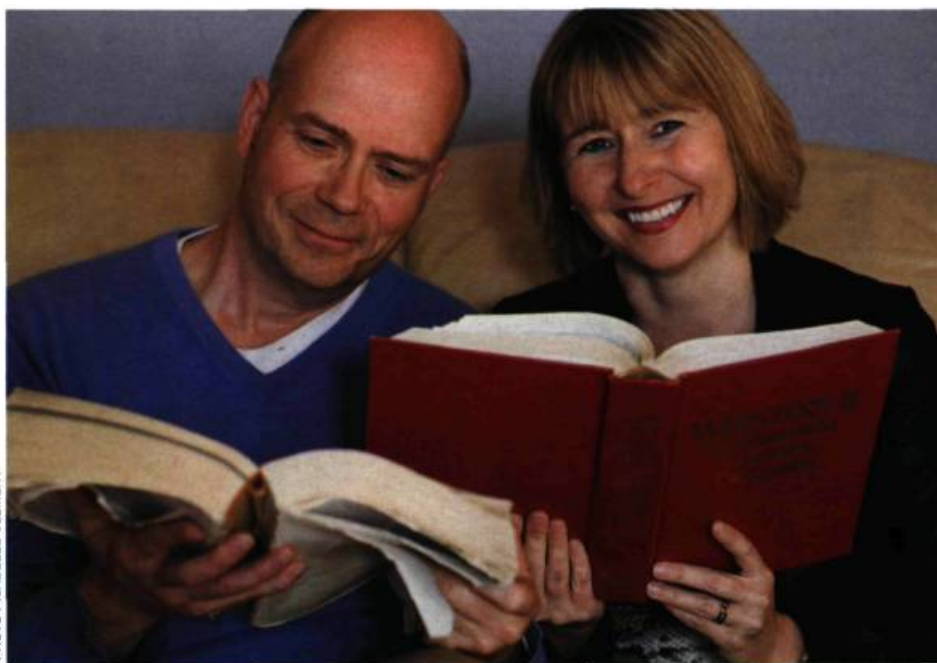


PHOTO : ISABELLE CLÉMENT

pas une science. D'autant plus qu'une fois le premier jet terminé, le tout éclaire les parties. Chez Ann-Marie MacDonald (*Un parfum de cèdre*), par exemple, il y avait des phrases-clés à reprendre dans les mêmes termes, des indices à ne pas révéler. »

« Chaque livre pose ses propres défis », ajoute Lori. À chaque traduc-

TROUVER LA VOIX

Leur est-il arrivé, au fil d'une traduction, de nouer une amitié avec un auteur ? « On a des relations toujours cordiales, dit Lori. Mais notre relation est plutôt avec le livre. Quand un éditeur nous en propose un, c'est moi qui lis entièrement la version anglaise et qui accepte le travail. Bien

s des mots

sûr, il est essentiel pour moi d'aimer le livre. Paul me fait confiance.»

Lui préfère découvrir le texte en traduisant : pas question de se laisser gâcher le plaisir de la découverte. «C'est contraire à tout ce qu'on enseigne en traduction ! Mais comme on est deux, on se permet de petites délicatesses. Ça met une fébrilité dans le travail : quand je traduisais *Le vol du corbeau* d'Ann-Marie MacDonald, où il y a un suspense, j'avais hâte de me lever le matin pour savoir la suite.»

Pour Lori Saint-Martin, le plus important est de trouver la voix, la musique particulière de l'auteur à traduire. «Ça peut prendre un peu de temps, mais tout d'un coup, je me dis : ça y est, on l'a ! Ça se sent intuitivement.» Paul Gagné compare ce travail à celui des équilibristes. «On se demande : s'il avait écrit en français, comment aurait-il dit ça ? C'est particulièrement périlleux dans les passages plus poétiques.»

En cela, il y a une grande part de création dans la traduction littéraire, mais qui avance sur un fil ténu et met en œuvre de multiples talents. «Outre la connaissance parfaite de la langue de départ et de celle d'arrivée, on doit pouvoir écrire, au sens fort du terme, dit Lori. Par contre, ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mais de l'auteur. On ne doit pas se prendre pour lui, mais être tout près de lui.

« On pourrait réviser encore et encore, et traduire chaque fois de manière différente. Cela montre bien que la traduction est un art et non pas une science. »

—Paul Gagné

On doit s'efforcer de rester des traits d'union entre lui et les lecteurs francophones. Si ce mot n'avait pas une connotation religieuse, je dirais qu'il y a dans ce métier une sorte d'abnégation.»

DANS L'OMBRE DE L'AUTEUR

À ce défi qui oblige à rester «dans l'ombre de...» s'ajoutent de multiples contraintes techniques, particulièrement sensibles quand

il s'agit d'une coédition avec la France, où il faut alors «inventer» une langue lisible des deux côtés de l'Atlantique. «Cela se passe souvent par négociation, dit Paul Gagné : vous nous laissez les «bleuets» au lieu des «myrtilles», on vous laisse *parking* au lieu de «stationnement». Des fois, le travail ne tient plus du funambulisme, mais du «contorsionnisme» !»

Mais qui remarque le nom du traducteur en achetant un livre ? C'est pourtant un travail essentiel, puisque sans traducteurs, le livre ne pourrait voyager. «Quand un lecteur lit une bonne traduction, soupire Lori, il pense : «Quel auteur formidable !» et non pas «Quelle traduction formidable !» Il arrive pourtant qu'on nous dise : «Quand je vois que c'est vous deux qui avez traduit, j'achète le livre.» Ça nous fait un petit velours !»

Malgré tout, le nom du traducteur reste souvent oublié dans les comptes rendus... sauf quand la traduction est jugée mauvaise. «Nous, dit Lori, on se bat pour que nos noms soient cités dans les médias. On ne tient pas à être des vedettes, mais on veut une reconnaissance minimale.»

Certains traducteurs ont même une position carrément militante : ils veulent être reconnus comme coauteurs. «C'est un peu exagéré, dit Lori. Un livre ne peut être écrit que par son auteur, alors que plusieurs traduc-

teurs pourraient le traduire.» En revanche, ce serait normal — mais c'est très rare — que les traducteurs touchent des droits si leur travail se vend bien.»

Selon Lori, qui a publié aussi des nouvelles et des essais, il n'y a pas rivalité entre auteur et traducteur, mais complémentarité. «À chacun son travail et les livres seront bien servis...»

QUELQUES-UNES DE LEURS TRADUCTIONS LES PLUS MARQUANTES



DERNIÈRES NOTES

Tamas Doboz

Les Allusifs

Prix du Gouverneur général de la traduction 2007



En coédition avec

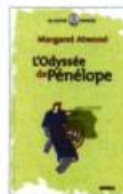
la France :

LA CLAMEUR DES TÉNÈBRES

Neil Bissoondath

Boréal, 2006

Phébus en France



L'ODYSSÉE DE PÉNÉLOPE

Margaret Atwood

Boréal, 2005

Finaliste au Prix du

Gouverneur général



UN PARFUM DE CÈDRE

Ann-Marie MacDonald

Flammarion Québec

Prix du Gouverneur général

de la traduction 2000